

À la suite de la lecture de ce livre, on peut se demander si cette propension à ne lire ces textes qu'au premier degré, puisqu'ils nous y invitent fortement, a eu pour effet d'affaiblir l'immunité légale habituellement accordée à la fiction littéraire, puisqu'en principe, n'étant pas soumise à la véridiction référentielle, elle échappe par conséquent aux lois qui régissent les discours littéraires (ceux du journalisme, des historiens, des manuels, des essayistes). On l'observe dans les limitations accrues imposées à la liberté créatrice au Québec et en France de nos jours et aux procès qu'on intente aux auteurs en confondant les registres, en dépit du Code criminel qui protège la littérature (comme dans l'affaire Yvan Godbout au Québec, par exemple, accusé pour des scènes de pédophilie dans une fiction romanesque, cas différent de celui de Gabriel Matzneff en France duquel on l'a pourtant rapproché, qui, lui, a publié des journaux intimes et des essais référentiels, lesquels évoquent les actes réels de l'auteur, et donc judiciaires). On en est ainsi venu à criminaliser la littérature en bloc.

Voilà un ouvrage savant, très bien documenté, d'une érudition stimulante, à la fine pointe de la recherche et de la réflexion que tout lecteur cultivé intéressé par la littérature et par ce qu'elle nous aide à comprendre de notre monde devrait avoir dans sa bibliothèque. Ce livre a été finaliste au Prix Victor-Barbeau 2019 de l'Académie des Lettres du Québec.

GAËTAN BRULOTTE,
Chaire des Sciences humaines,
Université de Louisiane à Lafayette

Espaces critiques : écrire sur la littérature et les autres arts au Québec (1920–1960), s. la dir. de Karine Cellard et Vincent Lambert, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 394 p.

On peut avoir tendance à oublier que la littérature québécoise, si elle a été jadis une « littérature qui se fait » (selon l'expression de Gilles Marcotte), s'est faite entre autres grâce au concours de l'institution critique. En effet, toute critique littéraire vise à fournir un premier commentaire aux œuvres publiées, à offrir des critères à l'aune desquels le public pourra lui-même poser un jugement, à opérer une sélection des titres ou à identifier des tendances notables, à plus forte raison dans un contexte de littérature minoritaire. Pourtant, comme le notent les directeurs du collectif *Espaces critiques*, Karine Cellard et Vincent Lambert, l'histoire de la critique a été peu étudiée au Québec, notamment en ce qui concerne les décennies précédant la Révolution tranquille. C'est à cette lacune qu'entend remédier l'ensemble des collaborateurs de cet ouvrage.

S'il existe des études sur la critique littéraire au Québec, elles rencontrent généralement l'un ou l'autre des trois problèmes suivants : soit elles négligent la période allant de 1920 à 1960; soit elles s'en tiennent aux textes parus en recueils (et non dans les périodiques); soit elles se cantonnent à la sphère

littéraire et omettent de faire un pont avec la critique traitant d'autres arts à la même époque. Les textes figurant dans le collectif remédient tous, d'une manière ou d'une autre, à ces manques. D'abord, ils s'attardent à la première moitié du xx^e siècle et nous permettent de découvrir (ou de redécouvrir sous un nouveau jour) certaines figures de notre histoire littéraire ; on s'aperçoit ainsi que Claude Gauvreau, parallèlement à son écriture poétique et dramaturgique iconoclaste, a eu une pratique critique sérieuse et engagée envers l'authenticité du théâtre, qui passait pour lui par la cohérence interne de l'objet esthétique. Ensuite, les contributeurs au collectif se sont donné la peine d'explorer le vaste corpus des journaux et des revues parus durant la période couverte. Le texte de Michel Lacroix montre bien ce qu'une telle méthode a d'éclairant : alors qu'on juge traditionnellement qu'il existe un vide dans la critique des années 1930 aux années 1960, le professeur d'études littéraires de l'UQÀM démontre qu'il y a au contraire une transformation et une diversification de la parole critique qui se produit dans les revues. Enfin, certains auteurs nous font découvrir des domaines parallèles à la critique littéraire canadienne-française, que ce soit la critique théâtrale anglophone de Montréal (Lorne Huston), la critique de jazz dans l'entre-deux-guerres (Sandra P. Bouliane) ou la correspondance d'écrivaines comme Simone Routier et Jovette Bernier avec le grand Louis Dantin (Stéphanie Bernier et Pierre Hébert).

Le « cadrage » présidant au choix des sujets de recherche est souple : certains articles « en gros plan » se concentrent sur une seule personne ; d'autres, « panoramiques », embrassent une longue période pour tâcher de saisir un mouvement général. Parmi les contributions se penchant sur un acteur en particulier, celle de Claudia Raby a le mérite de porter à notre attention la carrière et la pensée de Jeanne Lapointe. Celle qui deviendra la première femme professeure titulaire à la Faculté des lettres de l'Université Laval exprime déjà, dans un mémoire présenté en 1958, la nécessité de contrer le conservatisme clérical et de faire valoir un humanisme critique et revendicateur, position qui se prolongera chez elle dans la psychanalyse et le féminisme. Pour Lapointe, la critique a le devoir moral, non pas de défendre les vertus traditionnelles (dévouement à la famille, loyauté à la religion, etc.), mais d'aider chacun à s'émanciper par la culture du rationalisme, de la sensibilité psychologique et du goût esthétique.

Mais c'est sans doute dans les larges survols qu'il propose que cet ouvrage se montre le plus profitable, du moins pour le lecteur généraliste, qui n'est pas spécialisé dans le domaine des études québécoises. Le texte de Karine Cellard permet de faire apprécier de quelle manière le personnalisme, courant spirituel fondé par Emmanuel Mounier en France, a pu influencer les auteurs canadiens-français et ainsi contribuer à une transition dans le régime critique de ce côté-ci de l'Atlantique. Alors que les années 1930, marquées entre autres par la pensée de l'abbé Camille Roy (auteur de la première histoire de la littérature canadienne-française), se montrent dogmatiques, prônant un discours patriotique et la défense des vertus chrétiennes, la critique ultérieure laisse de plus en plus de place aux grandes interrogations existentielles. Se dessine

ainsi un mouvement allant de la critique prescriptive à la critique interprétative : « De 1920 à 1960, on assiste [. . .] au basculement d'une conception nationaliste et hétéronome de la culture à un horizon universaliste beaucoup plus attentif à la dimension philosophique et esthétique de la production culturelle [. . .]. La critique elle-même — l'*ethos* du critique, son style, ses références philosophiques et littéraires — change profondément de visage : elle devient un art à part entière. »

DAVID DORAIS,
Département de français, Cégep de Sorel-Tracy

Jean-François Poupart, *Lire la poésie*, Montréal, Poètes de brousse, coll. Essai libre, 2018, 127 p.

À titre entre autres de cofondateur des Éditions Poètes de brousse et d'enseignant de littérature au niveau collégial, Jean-François Poupart a placé la poésie au centre de sa vie : « J'ai passé la majeure partie de ma vie à lire de la poésie, à l'enseigner, à tenter d'en écrire et à la publier, ainsi qu'à en propager la bonne parole. On peut dire que, littéralement, la poésie m'a fait vivre. Je lui dois tout [. . .] ». L'auteur de *Lire la poésie* affirme qu'on n'identifiera « aucune avenue pédagogique à cet ouvrage » malgré son titre. L'essai, qui mélange introspection, réflexions sur la poésie et polémique, constitue plutôt une profession de foi. D'entrée de jeu, l'auteur rapproche l'expérience poétique de l'expérience spirituelle : la poésie qui réussit atteindrait le « domaine du sacré ».

L'essai prend comme point de départ un état des choses difficile pour la poésie, procédant d'une sorte de passage obligé des discours actuels sur le sujet : « Nous lisons de moins en moins. Les statistiques sont dramatiques et nous accablent. Et quel espace laisse-t-on à la poésie dans ce monde de "non-lecture" ? Pas trop loin du néant, diraient les plus optimistes zéloteurs du genre ». Poupart fait quand même le choix d'un « enthousiasme » qui traverse les divers chapitres de *Lire la poésie*, qui reflètent une passion à multiples facettes pour la poésie.

L'essai s'ouvre sur le chapitre éponyme « Lire la poésie », section à teneur autobiographique consacrée aux « âges de la lecture », c'est-à-dire à la présence de la poésie dans la formation scolaire et humaine de Poupart : à l'école primaire, au secondaire, puis dans la vie du jeune chercheur menant une thèse sous la direction de la poète Marie-Claire Bancquart à l'Université Paris-IV Sorbonne, pendant les années de révolte qui viennent notamment avec la découverte de Denis Vanier, jusqu'à l'âge mûr « où perdue notre engagement à devenir meilleur lecteur ». Dans « De la création poétique à l'université », l'essayiste raconte son expérience d'éditeur qui reçoit au printemps plusieurs manuscrits de diplômés en recherche-création : « [A]vant d'enseigner la